

Entre la traduction, l'auto-fiction et le roman : Londres, Paris, Rome, à l'époque des Stuarts et du cardinal de Retz.

Marie-Christine Garneau de l'Isle-Adam
Université de Hawaï

Paul de Gondi, cardinal de Retz, connu aussi sous le patronyme de « Rais »¹, est l'un des personnages historiques les plus fascinants du siècle de Louis XIV, personnage d'autant plus fascinant qu'il est l'auteur de mémoires, de traductions, de discours, de sermons, ainsi que de lettres qui le mettent à la hauteur des plus grands mémorialistes et rhétoriciens de son époque. Publiée dans la Collection des Grands Écrivains de la France au XIXe siècle, puis dans la collection de la Pléiade en 1984, l'œuvre de Retz n'avait jamais été publiée intégralement avant que la maison d'édition, Honoré Champion, ne décide de rééditer, à partir de 2005, et sous la direction de Michel Delon, ses œuvres, tout en publiant aussi tous les textes aujourd'hui encore inédits ayant coulé aussi de sa plume. Si l'on considère que ce projet précède celui d'entreprendre, pour la première fois aussi, la publication des œuvres complètes de Chateaubriand, lui-même grand amateur et rétracteur de Retz, on peut alors juger de l'importance de Retz dans le panthéon de la *res literaria* en France et de l'urgence qu'il y avait à revisiter la publication de ses œuvres complètes.

La traduction bien connue entreprise par Retz, à l'époque de Richelieu et de la naissance de Louis XIV, de l'ouvrage d'un italien nommé Agostino Mascardi (1571-1640) intitulé *La congiura del conte Giovanni Luigi de Fieschi, conte di Lavagna* (1522-1547) ainsi que la correspondance moins connue qu'il entretint avec son ami franco-anglophone, Charles II d'Angleterre, pendant la Fronde et les années qui précédèrent la *Restoration* outre-Manche, sont, ce me semble, incontournables dans le cadre de l'examen des relations internationales entre la France, l'Italie, la Rome pontificale et l'Angleterre, à travers les traductions françaises à l'époque de Louis XIV.

* * *

On trouve dans les registres de Florence l'hotel où l'ami du dernier des Valois, Léonard de Vinci, peignit sa Joconde, hotel qui se trouvait à l'emplacement du *Palazzo Gondi*, sur la rue de l'actuelle *Via dei Gondi* près du *Palazzo Vecchio*. Cet hotel

appartenait sans aucun doute à l'illustre famille florentine des Gondi qui, si l'on en croit Paul de Gondi, cardinal de Retz, partageait des ancêtres communs italiens avec Louis XIV. De l'autre côté des Alpes, on trouve dans les registres français que les terres de la seigneurie de Versailles furent rachetées en 1573 pour une trentaine de mille livres par Albert de Gondi, comte de Retz, aux héritiers de Martial de Loménie, secrétaire du roi. Ce fut le fils d'Albert, Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, oncle de notre cardinal de Retz, qui vendit sa seigneurie de Versailles ensuite à Louis XIII pour une soixantaine de mille livres en 1632, deux ans avant la naissance de Louis XIV. Si ce dernier conserva le château qu'avait fait construire son père, Louis XIII, à Versailles², en revanche, il fit abattre le château ayant appartenu à Albert de Gondi qui lui dérangeait la vue. Faut-il voir ici un geste de colère de la part de Louis XIV contre celui qui devint très tôt son ennemi métaphysique : Paul de Gondi, cardinal de Retz, fils de Philippe-Emmanuel de Gondi retiré très tôt dans sa vie, en 1627, à l'Oratoire et donc du parti dévot, lui-même fils d'Albert de Gondi, maréchal et premier duc de Retz?

Quelques mots sur ces Gondi-Retz-Rais, pour le moins équivoques, dont le nom s'inscrit dans les plus hauts lieux de l'italianité, de la francité, et de cette enclave qu'est la Bretagne, et dont le sang se mêle à celui de Gille de Rais du côté de la branche française et à celui *dei Borbone* de la race cadette de la dynastie capétienne du côté de la branche italienne, branche honnie au XVII^e siècle parce qu'elle aurait eu, dans son sein, un mignon de la reine lié à Catherine de Médicis à la Renaissance, mignon de la reine dont descend Paul de Gondi, cardinal de Retz³.

Né en 1613 et mort en 1679, Retz, à l'instar de ses ancêtres Gondi au seizième siècle, assista aux moments les plus chauds de son siècle. De par son origine italienne, Retz partageait un lien familial avec la marquise de Rambouillet et fréquenta par conséquent cette aire de liberté qu'était le salon bleu des précieuses tout comme il fréquentera, pendant la génération suivante, la frange spirituelle et récalcitrante des Scarron, des Sévigné et des Molière. Familier de Vincent de Paul dans sa jeunesse, il sera plus tard familier du Saint-Siège. Quoique neveu de l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, et destiné à le remplacer, il haïra d'emblée l'état ecclésiastique mais finira, à l'âge de trente ans, comme il le dit dans ses *Mémoires*, écrits en un an, dans les années 70 selon André Bertièrre, par se faire une raison :

Je pris, après six jours de réflexion, le parti de faire *le mal par dessein, ce qui est sans comparaison le plus criminel* devant Dieu, mais ce qui est le plus sage devant le monde : et parce qu'en le faisant ainsi l'on y met des préalables, qui en couvrent une partie; et parce que l'on évite, par ce moyen, le plus dangereux ridicule qui se puisse rencontrer dans notre profession, qui est celui de mêler à contretemps le péché dans la dévotion.

Voilà la sainte résolution avec laquelle je sortis de Saint-Lazare⁴.

Parmi ces « péchés », un duel et un goût effréné pour la galanterie pendant l'époque de Richelieu, exactement comme son ami Charles II qu'il soutint dès son arrivée en France lors du début des troubles en Angleterre, puis à partir de la décapitation de Charles I en 1649, cela continuent jusqu'au recouvrement du trône d'Angleterre à la Restauration.

Très tôt, Retz convoite la coadjutorerie, voie directe pour succéder à l'archevêque de Paris, c'est-à-dire son oncle, et hériter ainsi d'une place névralgique pour quiconque veut résister à l'autorité royale et ses vellétés de supplanter l'autorité papale en imposant à la France une politique de guerre longue et coûteuse dirigée contre des pays catholiques. Richelieu lui ayant refusé la coadjutorerie, Rais se venge de lui en supplantant un de ses protégés à la Sorbonne mais doit immédiatement partir en Italie en mars 1638, année funeste de la naissance du futur Louis XIV, afin de fuir la colère du ministre⁵. C'est précisément pendant ce *Grand Tour* en Italie qu'à Rome, le jeune Paul découvre l'œuvre d'Agostino Mascardi mentionnée plus haut. À son retour à Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, il produit une traduction toute personnelle, à partir de l'ouvrage de Mascardi, qui circule partout et qui est intitulée *La Conjuration du comte de Fiesque*.

Avant d'entrer plus avant dans la traduction en question, une présentation des œuvres de référence est sans doute nécessaire pour familiariser le lecteur avec cet écrivain, prélat, galant homme aventurier que fut Retz. Tout d'abord, signalons que la traduction en français de l'ouvrage italien de Mascardi par Retz ainsi que ses *Mémoires* ne sont, encore à ce jour, disponibles que dans la collection de la Pléiade, les tomes leur étant réservés dans la nouvelle édition Honoré Champion n'ayant pas encore paru⁶. Il conviendra bien entendu de s'y référer une fois que cette édition aura paru. En ce qui concerne les éditions critiques entourant cette traduction, seront consultés principalement

ici la publication posthume de la thèse d'André Bertière sur Retz ainsi que divers ouvrages de Simone Bertière, spécialiste de Retz.

*

Exactement comme dans *La Princesse de Clèves* quelques décades plus tard, l'action de *La Conjuration* se passe au seizième siècle mais se prête immédiatement à une transposition contemporaine: ce sont bien évidemment les événements politiques qui parcourent le siècle où vivent Retz et Madame de Lafayette dont il s'agit. La conjuration qui intéresse tant Paul de Gondi lors de sa fuite en Italie se passe en 1547: Jean-Louis de Fiesque, chef de file du parti francophile à Gênes et défenseur de la liberté républicaine, conspire alors contre Andrea Doria qui, à la tête de sa république oligarchique, a étouffé toute liberté à Gênes. À l'horizon de cette conspiration se profilent bien entendu, et c'est pour cela que la traduction de Retz est si palpitante, la montée en France de l'absolutisme et l'aspiration de la noblesse à une république aristocratique dont l'Angleterre trouvera des formules diverses avec le protectorat de Cromwell puis avec sa *Glorious Revolution* et sa monarchie constitutionnelle.

La traduction de Retz, faut-il le dire, défigure totalement l'interprétation des faits de l'ouvrage de Mascardi. Du point de vue aristocratique de Retz, Mascardi n'est manifestement qu'un écrivain à l'âme de boue qui se mêle d'écrire l'histoire sans l'avoir vue ni vécue. Retz prend donc le contrepied de la perspective de Mascardi, et, au lieu d'attaquer le factieux et l'insolence qu'il y a à s'opposer à la volonté d'un prince, comme le faisait Mascardi, Retz héroïse le séditieux et la sédition en général et en particulier. Devançant Corneille, les événements de la Fronde et la déclaration audacieuse dans *Nicomède* de 1651 que désobéir un peu n'est pas un si grand crime, le jeune Paul de Gondi renverse l'euphémisme cornélien en hyperbole retentissante et déclare finalement et hautement, à travers sa traduction des années 38, que désobéir beaucoup (conspirer contre le tyran et l'assassiner s'il le faut) n'est absolument pas un crime mais, tout au contraire, un devoir. À travers la traduction du futur cardinal, c'est tout l'état d'esprit de la noblesse des généreux de l'époque qu'on aperçoit, hantée qu'elle est par le *kaloskagathos* des *aristoi* de l'antiquité, de part et d'autre de la Manche: l'absolutisme tyrannique d'un Richelieu en France ou d'un Charles 1er en Angleterre, préfiguré par celui de Doria à Gênes un siècle plus tôt, justifie et légitimise, au siècle de Retz, la

formation d'une opposition de plus en plus ouverte et agressive de la part de la noblesse et du parlement, opposition prête à provoquer le soulèvement du peuple afin de s'emparer du pouvoir.

Dans *Vie de Rancé*, Chateaubriand, en mentionnant l'ami d'enfance de Rancé que fut Retz, a bien aperçu l'aspect « romancier » qui apparaît de manière flagrante chez Retz mémorialiste ou traducteur⁷. Et en effet, dans sa traduction-roman-fiction, Retz ne pouvait que s'enthousiasmer pour cette conspiration bien menée tandis que pour Mascardi, cette conspiration n'était qu'un prélude à l'avertissement d'un Dieu ou d'un destin contraire aux conspirateurs puisqu'à la fin, le factieux, pourtant triomphant, ayant amassé et mis en ébullition le peuple génois dans le port de Gênes, glissait malencontreusement dans l'eau fangeuse du port, s'y noyait, et que s'ensuivait une répression féroce bien méritée, selon Mascardi, de la part de Doria.

De même que l'autorité de Doria se trouva renforcée grâce à l'échec de la conspiration et la répression qui s'ensuivit, l'autorité de Richelieu, qui avait entre-temps saisi une copie de la traduction de Retz et en avait conclu que c'était là la traduction d'un dangereux esprit, sortit indemne du complot du comte de Soissons : ce dernier fut en effet abattu en pleine tête alors qu'il sortait victorieux de la bataille de la Marfée en 1641. On ne s'étonnera pas que proliférèrent des copies encore plus subversives de cette traduction que celles de Retz, copies dont les variantes mériteraient tout un article à elles-mêmes, copies aussi qui reflétaient la prolifération des conspirations tout au long du siècle, par les Chalais, Montmorency, Marillac et de bien d'autres qui moururent pour avoir conspiré. On imagine bien que les Anglais, avec à leur tête Cromwell, observaient ce qui se passait en France et en tirèrent les conclusions nécessaires afin de prendre le pouvoir.

En 1638, Retz ne pouvait que trouver exaltante, tout au moins en théorie, la conspiration ourdie par Fiesque. Ce noble francophile qu'était Fiesque obéissait au droit qu'avait la noblesse de se rebeller et de se venger d'un tyran comme Doria puisqu'il avait perverti la notion même de république en en supprimant le principe fondamental qui est celui de la liberté. Il était donc logique, dans l'esprit de Retz, lorsqu'il revint en France, que le tyran Richelieu dût subir le même sort que Doria puisqu'il avait perverti la notion même de monarchie dont les principes fondamentaux sont ceux du droit coutumier, du droit divin et du droit de remontrance, droits renforcés par une pratique de près d'un

millénaire et dont Louis XIII était la concrétion vivante et la perpétuation. Comme l'a bien démontré Simone Bertière dans son analyse de la Fronde, était donc légitime, pour l'héritier qu'était Retz d'une idéologie nobiliaire fondée sur l'ancienneté et la prérogative noble, toute conspiration ou tout éclat tendant à venger le lieu-tenant de Dieu royal, Louis XIII, rendu prisonnier des aspirations absolutistes et dérégées d'un ministre humain, trop humain. Richelieu était jugé d'emblée coupable, ne serait-ce que parce qu'il était cardinal, de l'ascendant qu'il exerçait sur son roi, du ressentiment qu'avait ce dernier par rapport à cet ascendant, par rapport aussi à la guerre de 30 ans qui venait de débiter en 1635 et donc par rapport à la politique anti-espagnole, c'est-à-dire dirigée contre un autre pays catholique (et contre l'épouse de Louis XIII, Anne d'Autriche). Il était, par conséquent, conseillé et même légitime d'assassiner Richelieu pour en délivrer le roi et son peuple.

Dans l'ordre de la traduction, le récit fait par Retz de la conjuration de Fiesque s'accordait parfaitement avec la leçon de Machiavel reprise par Retz selon laquelle :

Les scrupules et la grandeur ont été de tout temps incompatibles, et ces maximes faibles d'une prudence ordinaire sont plus propres à débiter à l'école du peuple qu'à celle des grands seigneurs. Le crime d'usurper une couronne est si illustre qu'il peut passer pour une vertu ; chaque condition des hommes a sa réputation particulière : l'on doit estimer les petits par la modération, et les grands par l'ambition et par le courage. Un misérable pirate qui s'amusait à prendre de petites barques du temps d'Alexandre passa pour un infâme voleur, et ce grand conquérant qui ravissait les royaumes entiers est encore honoré comme un héros⁸.

Néanmoins, dans l'ordre de la réalité, cette fois-ci, et non plus de la traduction-fiction, ce furent précisément les « scrupules » qu'eurent et le Roi et Retz qui empêchèrent de voir se produire en France ce qui allait se produire en Angleterre avec Cromwell et Charles I. À la différence d'un Cromwell qui ne s'embarrassera pas de la notion de « scrupule » en se représentant comme le porte-parole de la volonté divine, ce furent les scrupules même qui arrêtaient Retz dans l'ordre de la réalité comme on va le voir maintenant.

En effet, Retz participa à un complot organisé par son cousin Rochepot mais eut à la dernière minute des « scrupules » à l'idée d'assassiner un homme d'église comme le

cardinal Richelieu. Lorsqu'il raconte cet événement dans ses *Mémoires*, il déclare que cet assassinat eût été estimé de l'ancienne Rome mais que ce n'est pas « par cet endroit » qu'il estime l'ancienne Rome⁹. À travers la réaction de Retz ici, on voit la distance qui existait entre lui, catholique, homme de scrupule car de confession, et Cromwell, protestant, homme de Dieu; on voit donc l'impossibilité d'une relation possible entre Retz et Cromwell plus tard pendant la Fronde, quoiqu'on l'ait accusé de s'être entendu avec Cromwell¹⁰. Retz ne rentra pas non plus dans la conspiration de Cinq-Mars en 1642, non plus, car la santé de Richelieu empirant, Retz comptait sur une mort toute naturelle.

On voit par conséquent comment se reflètent les relations internationales entre l'Italie, le Saint-Siège et la France à l'époque de la naissance et de l'enfance de Louis XIV à travers la traduction de Mascardi par Retz : l'Italie, et en particulier, Gênes, offrait à Retz un modèle politique, celui de la République, qui depuis l'antiquité, fascinait une noblesse européenne pétrie de culture latine¹¹ ; ce fantasme qu'était la république pour la noblesse française deviendra réalité ou semblant de réalité avec Cromwell en Angleterre – réalité impossible en France à cause précisément du lien entre le Saint-Siège et l'église française, lien dont le parti dévot et les combattants de la Contre-Réforme en France constituaient le trait d'union. Passons par conséquent à la relation entre l'un des derniers liens qu'eut l'Angleterre avec Rome et le Saint-Siège, en la personne de Charles II, de par sa mère, Henriette-Marie de France, fille du roi, Henri IV, qui avait abjuré afin de satisfaire son peuple en majorité catholique. Charles allait-il courir le risque de se convertir comme l'avait fait son grand-père s'il voulait être restauré dans un pays en majorité protestant? *That is the question.*

*

En 1643, à la mort de Louis XIII, un an après la mort de Richelieu, Rais est finalement nommé coadjuteur de son oncle et peut, grâce à ses éloquents sermons, se faire le porte-parole du parti dévot contre la politique impopulaire menée par Richelieu avec sa guerre contre un autre pays catholique, l'Espagne, politique qui continuera avec le successeur de Richelieu, Mazarin, qui, comptant sur la neutralité de l'Angleterre pendant le protectorat de Cromwell, ne donnera jamais son soutien à Charles II et s'assurera que le secrétaire (amant ?) de sa mère, lord Jermyn, lui soit aussi tout dévoué.

Afin d'évoquer l'amitié de longue date entre Retz et Charles II, l'aide que lui fournit Retz lorsqu'il fut proclamé roi par ses sujets écossais et irlandais après l'exécution de son père,¹² l'aide financière que Retz lui procura aussi ainsi que son appui auprès du Saint-Siège pour obtenir des subsides, enfin la correspondance entre les deux personnages, je renvoie ici à Simone Bertière.¹³ En outre, je tiens à spécifier que, si les premiers tomes de l'édition Honoré Champion ne seront pas utilisés ici,¹⁴ en revanche, le lecteur trouvera dans le troisième, quatrième et cinquième tome de cette collection, l'essentiel concernant la période de relation serrée qu'entretint Retz avec Charles II : on y trouvera la correspondance de Retz pendant l'affaire du cardinalat¹⁵; ses lettres épiscopales de décembre 1652 à 1662, lettres qu'il composa pendant la période de son emprisonnement à Vincennes puis à Nantes d'où il s'échappa, et enfin pendant son exil de neuf années et de sa lutte pour conserver l'archevêché de Paris dont Mazarin voulait le priver ; on y trouvera aussi sa correspondance pendant l'affaire d'Angleterre et les affaires de Rome avec Charles II montrant qu'il le soutenait dans ses tentatives de recouvrer le trône d'Angleterre en lui assurant l'appui du pape et des alliés du pape à la condition bien entendu que Charles rétablît le catholicisme en Angleterre une fois son trône recouvré.

Revenons maintenant à l'époque de l'exécution du père de Charles II et à la Fronde. Pendant la Fronde des Princes qui suivit la Fronde parlementaire, frondes qu'exacerbèrent sans aucun doute les événements récents en Angleterre, Anne d'Autriche promit le cardinalat à Retz en échange de sa neutralité, cardinalat que lui refusa en 1650 Mazarin après l'arrestation des princes. Retz réclama alors l'exil de Mazarin à Saint-Germain. Dès lors, lorsqu'il apprit que la Reine avait décidé d'emmener le jeune roi à Saint-Germain, Retz-Fiesque alerta la foule qui accourut au Palais-Royal pour vérifier que le jeune roi n'avait pas fui à Saint-Germain avec le traître ministre, Mazarin. Louis XIV, fit semblant de dormir, mais ne pardonnera jamais cette humiliation à Rais. Le 19 février 1652, Rais obtint enfin le cardinalat du pape Innocent X, grand adversaire de Mazarin: le cardinalat apportait le soutien du pape nécessaire à Retz pour aider son ami Charles II à revenir en Angleterre. Mais n'anticipons pas.

Par conséquent, quand le roi, devenu entre temps majeur, rentra à Paris en octobre 1652, l'un de ses premiers gestes (dicté par Mazarin revenu d'exil) fut de faire jeter en

prison, sans aucun motif, celui qui était devenu cardinal de Retz. Ainsi, et comme le montre bien Simone Bertière, le 16 décembre 1652, Rais s'était décidé à se rendre au Louvre, il y avait salué la reine et le roi, son fils, qui, très enjoué, s'était mis à mentionner une comédie qui allait se jouer tout en ajoutant à la cantonnade: « Et surtout qu'il n'y ait personne sur le théâtre¹⁶ ». Louis XIV signifiait par là que la pièce qu'on allait jouer était celle de l'arrestation de Rais et qu'il fallait arrêter le Cardinal à l'écart de ses amis, pour éviter tout affrontement. Le roi partit alors à la messe avec sa mère et Rais fut arrêté. On le fouilla « comme on faisait aux coupeurs de bourse¹⁷ » et on trouva une lettre de Charles II sur lui dans laquelle Charles confiait à Rais d'écrire discrètement, en son nom personnel, au Grand-Duc de Toscane pour obtenir de l'aide afin de pouvoir reconquérir son trône. Anne d'Autriche, quand elle vit la lettre la montra à sa belle-sœur Henriette, épouse de feu Charles 1er, et toutes deux s'amuserent des fautes de français du jeune monarque.

Cette lettre, précisément parce qu'elle était écrite en français et dans un français approximatif montre, selon moi, l'ambiguïté de la relation de Charles II avec la France, ambiguïté que l'on retrouve dans son comportement religieux et dans sa supposée conversion au catholicisme *in articulo mortis*. Cependant, si la relation de Charles avec sa francité était ambiguë, la relation de Retz avec Charles ne l'était absolument pas, comme le montre sa courageuse et éclatante prise de position en faveur des Stuarts dans sa *Remontrance* au roi de 1657, remontrance qui critiquait la livraison de la Flandre à Cromwell et donc à une Angleterre protestante¹⁸. Tout au long, Retz tentera de prouver aussi au Saint-Siège que Charles n'était pas un hérétique et qu'il avait de bonnes intentions concernant les catholiques en Angleterre.

* * *

Pour conclure, j'aimerais évoquer les trois capitales, Paris, Londres, Rome et le phénomène ambigu d'attraction que pouvaient avoir Rome sur Paris et sur Londres, et bien entendu, Paris sur Londres, phénomène ambigu à cause des religions en jeu depuis le schisme. En effet, ce ne fut qu'après avoir vu la Rome des Barberini, Matteo étant pape (Urbain VIII) depuis 1623, que Retz traduisit un texte italien. Qu'avait-il vu en Italie et à Rome qui l'incitât, lui qui était destiné à l'église et qui aurait pu succéder à Richelieu, à

écrire une traduction séditeuse qui ne pouvait que l'éloigner d'un pouvoir qu'il brigua néanmoins tout au long de sa vie?

Rome, sous Urbain VIII et selon la tradition d'un mécénat hérité du passé, finançait des théâtres avec des opéras. Si l'on en croit Marc Fumaroli, les cardinaux et les futur papes, n'hésitaient pas à se faire les librettistes des opéras de l'époque, à faire produire des spectacles profanes pleins de prodiges grâce à la virtuosité artisanale et technique des décorateurs romains formé à l'école de Venise. Le Paris qu'avait quitté Rais, n'avait rien de comparable... Les pièces de théâtre se produisaient dans le jeu de paume du Marais et dans un Hôtel de Bourgogne malcommode. Ce n'est qu'à partir de 1641 que Richelieu fera aménager son palais ; puis, en 1645, Mazarin introduira l'opéra italien. En dépit de l'anti-italianisme généralisé au siècle de Louis XIV, la traduction de Retz, selon moi, montrait en quelque sorte que la France, selon lui, avait beaucoup à apprendre de l'Italie, pays des républiques et des factions, et surtout de Rome et de l'art de la vie catholique flamboyant qu'elle montrait au monde. Si Rais décida de s'opposer à la politique de Richelieu, c'est sans doute que son voyage en Italie renforça la pensée en lui que le Saint-siège et l'art de vie catholique ne pourraient que sortir vainqueur de la politique d'un Richelieu, d'un Mazarin et d'un Cromwell, si son parti à lui et à Rome, c'est-à-dire celui de la Contre-Réforme, arrivait à faire en sorte que la France s'unît à l'Espagne pour combattre l'Angleterre hérétique.

Ce qui renforce cette interprétation est que la vision de Retz de Rome restera la même durant le séjour qu'il y fit plus tard dans les années 50 ou 60 lorsqu'il tenta d'aider Charles II à reconquérir son trône, époque où il assistait, vêtu soit de la pourpre cardinalice soit en cavalier, aux représentations théâtrales du théâtre privé qu'y possédait une Christine de Suède convertie au catholicisme et renommée, après sa conversion, Alexandra.

L'absence de traduction qu'on a vu en cotoyant Charles II et les catholiques anglais, écossais ou irlandais qui résidaient en France dont le français était impeccable « traduit » peut-être aussi cet attachement à cet art de vivre catholique que l'on trouvait à Rome mais aussi à Paris surtout à partir de la deuxième moitié du siècle de Louis XIV. Comme l'a bien montré Marc Fumaroli, le conflit anglo-français fut un conflit politique qui opposa les Stuarts, catholiques et absolutistes à la majorité des Anglais attachés à une

tradition parlementaire ainsi qu'à l'Église anglicane et à divers sectes protestantes. Ce conflit n'était cependant pas une « antithèse tranchée¹⁹ » : l'Angleterre était fascinée par la France aristocratique à l'antique, ainsi que par l'Italie et le Saint-Siège; elle ne pouvait rivaliser trop ouvertement « avec l'élégant libertinage dont la France catholique gardait le secret et s'y adonnait néanmoins *intra muros* dans ses châteaux palladiens en Angleterre²⁰ ». Aux temps des Stuarts, sous Charles 1er et Charles II, exista une symbiose relative entre les deux aristocraties, française et anglaise, et persistera jusqu'à la mort du dernier des Stuarts au XIXe siècle. La *Restoration* de Charles II exporta à Londres le charme de la cour de France, le *Journal* de Samuel Pepys portant témoignage, comme le dit Marc Fumaroli, « de l'extraordinaire mélange dans la Londres de Charles II, entre la répugnance puritaine de « principe » pour la débauche d'origine française et catholique, et un appétit goulu d'en ramasser furtivement quelques miettes. »

Pour finir et toujours dans le contexte du sujet qui nous intéresse ici, à savoir « Les Relations internationales à travers les traductions françaises au siècle de Louis XIV », disons que, s'il s'était agi des traductions en anglais de texte français, on aurait pu traiter des relations entre la France et l'Angleterre à travers la traduction dont firent l'objet des *Mémoires* de Retz en anglais lors de leur parution après la mort de Louis XIV, traduction qui n'a pas retenu l'attention des spécialistes de Retz, tout au moins de ce côté-ci de la Manche mais qui pourrait fournir une piste de recherche aux spécialistes de Retz de l'avenir.

Sources primaires

Bertièrre, Simone. *Le cardinal de Retz mémorialiste*. Paris : Éditions de Fallois, 1990.

Chateaubriand, François-René de. *La Vie de Rancé*. Paris : Gallimard, 1986.

Fumaroli, Marc. *Quand l'Europe parlait français*. Paris : Éditions de Fallois, 2001.

Pintard, René. « La Conjuration de Fiesque ou l'héroïsation d'un factieux » in *Héroïsme et Création littéraire* (actes du colloque de Strasbourg). Actes et Colloques, 1974.

Retz, cardinal de. *Œuvres, Cardinal de Retz*. Paris : Collection de la Pléiade, Editions Gallimard, 1984

Retz, cardinal de. *Œuvres complètes, tome III, IV, V*. Paris : Honoré Champion, 2005.

Sources secondaires

Bertièrre, André. *Le cardinal de Retz mémorialiste*. Paris : Klincksieck, 1977

- Bertière, Simone. *Les Régentes de France au temps des Bourbons*. Paris : Editions de Fallois, 1996
- Cardinal de Retz, Mémoire, Images et Documents*. Paris: Garnier, 1987.
- Castelnau, Jacques. *Retz et son temps*. Paris : Tallandier, 1955
- Foviaux, Jacques. *De l'empire romain à la féodalité*. Paris : Economica, 1986
- Favier, Jean. *Histoire de France, t. 2, le Temps des principautés*. Paris : Fayard, 1984
- Goubert, Pierre. *Mazarin*. Paris : Fayard, 1990.
- Le Roy-Ladurie, Emmanuel. *Saint-Simon ou le système de la Cour*. Paris : Fayard, 1997.
- Retz, Cardinal de. *Mémoires* : BN : Fonds français, 10.325, 10.326, 10.327, 3 vol., manuscrit autographe.
- Sassier, Yves. *Hugues Capet*. Paris : Fayard, 1987
- Eco, Umberto. *Cardinal Mazarin. Bréviaire des Politiciens*. Paris : Arléa, 1996.

¹ À la fin de ses *Mémoires*, le mémorialiste signe « Rais ».

² Partie qui correspond aujourd'hui aux édifices situés à l'entrée officielle du château de Versailles.

³ Simone Bertière. *Le cardinal de Retz mémorialiste* (Paris : Éditions de Fallois, 1990) 26.

⁴ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz* (Paris : Collection de la Pléiade, Editions Gallimard, 1984) 173.

⁵ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, xxxviii.

⁶ Les tomes VII, VIII, XIX de l'édition Honoré Champion n'ont pas encore paru.

⁷ Voir Chateaubriand. *La Vie de Rancé* (Paris : Gallimard, 1986) 96.

⁸ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, 25-26.

⁹ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, 145-146.

¹⁰ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, 930.

¹¹ Voir à ce propos l'article magistral de René Pintard : « La Conjuration de Fiesque ou l'héroïsation d'un factieux » (*in* Héroïsme et Création littéraire (actes du colloque de Strasbourg). Actes et Colloques, 1974)

¹² Comme le signale Simone Bertière, cette sympathie entre Charles et Retz étaient dûe à un réseau de fidélités entre les catholiques écossais, irlandais et anglais et la France: le logis de Retz du petit archevêché de Notre-Dame, lieu de rendez-vous des réfugiés britanniques, abritait un prêtre écossais catholique, Monteith de Salmonet, et son frère qui était rescapé de la guerre civile en Angleterre, ainsi que Jacques Graham, comte de Montrose, Louis Stuart d'Aubigny, parent du roi, catholique réfugié en France, grand aumônier d'Henriette d'Angleterre, pour lequel Retz essaiera d'obtenir le cardinalat pendant la *Restoration*.

¹³ Simone Bertière se réfère aux lettres entre Retz, Charles II et le Vatican qui sont conservées soit à la Bibliothèque vaticane, Monseigneur Chigi, quand il s'agit de lettre en français de Charles II à Barberini concernant Rais, soit à la Bodleian Library d'Oxford, soit enfin dans le fonds Carte's papers, Vol 213, quand il s'agit de Retz écrivant en français dans des messages complètement autographes, sans signature, ou dans le fonds manuscrit des *Clarendon State Papers* de la Bodleian Library quand il s'agit de la traduction en anglais des lettres de Retz ou des lettres adressées à Retz.

¹⁴ Les tomes 1, 2, 6 de l'édition Honoré Champion se rapportant à la période suivant le retour de Retz en France et celui de Charles II sur le trône d'Angleterre, il ne sera utile de s'y référer dans le contexte de cette étude.

¹⁵ L'édition Honoré Champion reproduit les lettres chiffrées envoyées par Charrier à Rome pour faciliter l'obtention du cardinalat par Retz ainsi que les réponses inédites jusqu'alors de Retz avec la clef du chiffre de cette correspondance concernant l'épineuse affaire du cardinalat et des relations de Retz avec Anne d'Autriche ou Mazarin. Dans le cadre de notre étude, cette correspondance est essentielle d'une part parce qu'il fallait que Retz fût cardinal s'il voulait pouvoir aider Charles II et d'autre part parce qu'il y a là une traduction à partir d'un chiffre qui mériterait un article à part entière.

¹⁶ Simone Bertière. *Le cardinal de Retz mémorialiste*, 325.

¹⁷ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, 930.

¹⁸ Cardinal de Retz. *Œuvres, Cardinal de Retz*, 1654.

¹⁹ Marc Fumaroli. *Quand l'Europe parlait français* (Paris : Éditions de Fallois, 2001), 53.

²⁰ Marc Fumaroli. *Quand l'Europe parlait français*, 54.